

Sébastopol. Un poste mérité.

Le lieutenant Vassili Nilovitch Tcherkassov, adjoint au chef du service artillerie, était un beau jeune homme d'environ 25 ans. Il ressemblait plus à une jeune fille délicate mais c'était un bon officier. Après la guerre, il est également devenu l'un des réformateurs de la flotte et a fait partie des premiers officiers du nouvel État-Major Général de la Marine, aux côtés de Koltchak, Boubnov, du Prince Lieven et de quelques autres.

Notre chef du service canons, diplômé de l'Académie d'artillerie, était considéré comme un grand savant, travaillant toujours dans sa chambre et rarement présent au carré. Il semblait qu'en cas de guerre, il serait un futur héros. Mais quand la guerre a commencé, il s'est avéré incapable de faire face aux nécessités du combat.

Je vais parler d'un autre personnage négatif. Le lieutenant [...] était le commandant de l'une des quatre compagnies du cuirassé. Apparemment, en raison de rumeurs sur des irrégularités financières, le commandant du navire a transféré le commandement de la compagnie à l'enseigne de vaisseau Saltanov. Lors de la remise de la caisse, il s'est avéré qu'il manquait 5 000 roubles dans les fonds envoyés aux matelots par leurs familles. Pour éviter le scandale, le carré a décidé de couvrir le déficit avec les salaires des officiers. Nous avons tous payé 100 roubles par mois. Le coupable a été renvoyé en Russie et n'a pas été jugé ; mais quand il a quitté le navire, qui était alors ancré au large, et qu'il attendait tard le soir un canot pour la terre, le carré était pratiquement vide.

Notre médecin en chef

Le médecin en chef du navire, Hippolyte Vassilievitch Romachev, était un homme bon et très modeste. Il aimait parfois se vanter et rougissait alors comme une écrevisse. Il était petit, blond, avec une barbe rousse, il n'avait rien d'effrayant dans ces moments-là, mais ressemblait plutôt à une jeune fille timide.

J'ai eu de bonnes relations avec mon premier supérieur médical direct. Elles sont restées les mêmes après notre navigation commune. Par la suite, j'ai dépassé Hippolyte Vassilievitch en grade. En tant que médecin, Romachev n'était pas très compétent, car il avait beaucoup navigué. La navigation est la tombe des connaissances médicales. Celui qui naviguait cinq ans d'affilée dans sa jeunesse cessait à jamais d'être médecin.

N.V. Romachev a été choisi par le carré pour être responsable de notre table. Il nous nourrissait bien. Lors des fêtes, il nous offrait des porte-verres en argent avec l'inscription « *De la part du Carré* », en souvenir de notre navigation commune.

Le médecin en chef de la flotte

Alexandre Alexandrovitch Bunge, Docteur de l'escadre du Pacifique (non pas médecin, mais docteur - un terme ancien dans la marine russe) est arrivé de Russie à l'escadre après moi, en remplacement du conseiller d'État actuel (9) Goubarev.

9) Le rang de « Conseiller d'Etat Actuel » est le deuxième de la liste des rangs éditée par Pierre le Grand qui en comptait 14. Il correspond à "amiral-général" pour un officier de marine.

Les vieux marins se connaissaient tous, Bunge était connu comme explorateur polaire, tout comme le lieutenant Koltchak, avec qui, à chaque rencontre, il trouvait des sujets de conversation sur l'océan Arctique, Nansen, Makarov. J'ai souvent été témoin de ces conversations.

Grâce au fait que Bunge logeait à bord et prenait ses repas au carré, il était assis conformément au protocole à la droite du président. Il me connaissait bien, et jouait souvent avec moi le soir aux échecs et à la « *halma* ».

Les jeux de cartes et les jeux d'argent étaient strictement interdits sur les navires, tant pour les officiers que pour l'équipage.

Quand la guerre a commencé et que la flotte a été mobilisée, j'ai été amené à entrer en contact étroit avec Alexandre Alexandrovitch, cet homme si gentil et bon, qui ne possédait cependant ni compétence médicale ni talent administratif, bien qu'il fût instruit et très cultivé dans certains domaines.

C'était un vrai Allemand, et il parlait russe avec un accent et avec une certaine difficulté. Il appréciait beaucoup mes opinions médicales, disons, de guerre, et venait toujours me demander mon avis.

Le « Comité d'épuration »

Pendant la guerre de 1904, après le départ du Vice-roi vers le nord, Nicolas Sergueïevitch Moulioukine, un diplomate qui habitait avec moi a également quitté mon appartement. J'ai invité à sa place un collègue, le médecin de marine Nikolaïenko (frère de l'adjoint au ministre des Finances), un homme d'une rare érudition et d'une grande culture, qui parlait plusieurs langues, mais extrêmement sombre et taciturne. Il pouvait rester trois jours sans dire un mot ni répondre aux questions.

A.A. Bunge venait presque tous les jours le matin, parfois si tôt que nous étions encore au lit.

Au départ, la raison de ces visites était une affaire délicate. Avec le début malheureux de la guerre, certains officiers et médecins étaient tombés dans une nervosité malade. Ils avaient peur. Ils ne supportaient pas le bruit des tirs de bombardement du port et avaient même peur de monter dans un canot. Parfois, il arrivait même qu'on n'arrive pas à sortir de sa chambre un officier devenu à moitié fou. Non seulement ils étaient inaptes au service, mais ils étaient dangereux pour les autres, semant peur et panique. Il a été décidé de les renvoyer en Russie le plus rapidement possible.

Pour le faire discrètement, Alexandre Alexandrovitch m'a nommé, ainsi que Nikolaïenko, membres d'une commission médicale chargée de cette tâche, sous sa présidence.

Ces officiers malades étaient invités chez moi et, en cas de décision de la commission sur la maladie nerveuse de l'examiné, nous l'envoyions directement de chez moi à la gare. Nous avons ainsi renvoyé une vingtaine de personnes, temporairement ou définitivement inaptes à la guerre.

L'autorité - maman

Par la suite, Alexandre Alexandrovitch a discuté presque toutes ses initiatives de service avec moi, alors que j'étais l'un des plus jeunes médecins de l'escadre - j'avais seulement 27 ans.

Le sombre Nikolaïenko m'a dit un jour en plaisantant : « *Alexandre Alexandrovitch vient chercher ses ordres chez vous. Sermonnez-le bien* ».

Alexandre Alexandrovitch s'asseyait au bord de mon lit et, amicalement, comme une mère attentionnée, me parlait de ses plans.

A bord, tout le monde aimait Bunge, un peu comme une « Bête-à-bon-Dieu ».

L'abri des trois conseillers d'État

À Port-Arthur, il y avait trois médecins-chefs : Soubbotine, médecin-chef de la forteresse, l'inspecteur médical de la marine auprès du Vice-roi Yastrebov et le médecin-chef Bunge.

À la fin du siècle, ils vivaient tous chez Soubbotine sous la colline de Péréplotchnaïa. Comme cet endroit (jonction de la vieille et de la nouvelle ville) était très bombardé, ils s'étaient construit un abri dans la roche de la colline. Comme ils étaient tous conseillers d'État (9), tout le monde à Arthur appelait cet abri « l'abri des trois conseillers d'État ».

A propos des ingénieurs-mécaniciens

Pendant mon affectation à bord du *Peresvet*, leur situation parmi les officiers était humiliante. Pour une raison quelconque, ils avaient été privés de leurs anciens grades militaires terrestres et avaient reçu des titres comme « ingénieur-mécanicien junior », « senior », « de la flotte ». Ils n'avaient pas d'épaulettes, pas de sabre, et seul l'équipage de leur navire leur rendait les honneurs. Pourtant, en combat, deux tiers de l'équipage du navire étaient sous leurs ordres. Il y avait cinq ingénieurs-mécaniciens sur le *Peresvet*.

Il était étrange que les médecins de marine, en même temps, conservaient leurs épaulettes et leurs sabres, et que tous les matelots de la flotte et les soldats de l'armée leur rendaient les honneurs. Après la guerre, tout cela a changé, les ingénieurs-mécaniciens ont d'abord reçu des grades militaires terrestres, puis maritimes, mais ils n'ont jamais atteint le grade d'amiral dans la marine. Telle est la rouille des castes. Il y eut une époque néfaste dans la marine où le corps des cadets de la marine était commandé par l'adjudant-général amiral Arseniev, qui considérait que le corps des cadets de la marine était pour la flotte ce que le corps des pages était pour l'armée. Ces vestiges de castes furent la cause de l'abaissement des mécaniciens, qui étaient des ingénieurs de formation. Ce fut, en partie, la cause des échecs de notre flotte. En général, il est ridicule de penser que sur un navire en combat, certains membres de l'équipage peuvent être considérés comme militaires et d'autres comme civils. L'expérience a montré que des personnes avec des épaulettes dorées pouvaient être des lâches au combat, tandis que des personnes même en soutane sacerdotale pouvaient être des héros.

Les règles de vie

Selon le règlement maritime de Pierre le Grand, il était interdit de parler de trois choses dans les carrés : de politique, de religion et de critiquer les supérieurs (10). Cela était strictement respecté, c'est devenu une habitude et cela a eu des conséquences bénéfiques. Je ne me souviens pas de disputes au carré. Cela doit être attribué à la sagesse du règlement de Pierre le Grand, parmi les collaborateurs duquel on comptait de nombreux étrangers de religions diverses. Aucun officier ne pouvait inviter quelqu'un de la terre à déjeuner ou à dîner au carré sans l'accord de tous ses membres.

10) La règle est la même dans la marine française, et on peut supposer qu'elle s'applique aussi dans les autres marines. Cela s'applique aussi à la plupart des honneurs, cérémonies et usages à bord des navires de guerre: cérémonie des couleurs, saluts au canon, coupée réservée du commandant et de l'amiral, etc.

Bien que le président du carré fût l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé, et en son absence l'officier de marine le plus ancien, toutes les affaires concernant le carré étaient décidées par le carré, et chacun avait une voix égale.

Le commandant du navire n'avait pas le droit d'accéder au carré sans invitation. Il prenait ses repas à sa propre table et avait sa propre cuisine. Parfois, très rarement, le commandant invitait tel ou tel des officiers à déjeuner.

L'amiral adjoint et son chef d'état-major prenaient généralement leurs repas avec le commandant. Les officiers de l'état-major déjeunaient aussi souvent avec le commandant ou avec leur amiral, mais ils préféraient le carré, où la compagnie était plus joyeuse.

Le commandant de l'escadre - l'amiral - hissait sa marque sur les grands cuirassés, qui disposaient généralement d'un appartement à son usage. Tout son personnel officier embarqué à bord, déjeunait avec lui, et le commandant du navire était parfois son invité. Selon la coutume, l'amiral payait de sa poche pour tous les membres de l'état-major qui déjeunaient avec lui.

Les repas

– *Bénissez, père Veniamine*, (ou plus simplement – « *bénissez, père* », et en présence d'invités – « *bénissez, mon père* ») – disait l'officier le plus ancien, le lieutenant Eliseev.

Après avoir chanté « *amen* » en chœur, on s'approchait des deux grandes tables de hors-d'œuvre, sur lesquelles se trouvaient 20 à 30 sortes de différents amuse-gueules, qui auraient été suffisants pour un repas complet. Viande bouillie, viande fumée, différents poissons, salades. Pour les amateurs - vodka et ses dérivés. On buvait modérément.

Tout le monde s'asseyait à une longue table ; chacun avait sa place.

L'officier le plus ancien, le lieutenant (en grade) Eliseev, présidait, à sa droite était assis le médecin-chef, à sa gauche - le plus ancien des lieutenants -. À l'autre bout de la table, en face du président, était assis l'ingénieur en chef Eismont, présidant en quelque sorte à l'autre bout de la table. À sa droite, le mécanicien de cale; et ensuite, ses subordonnés. Les autres officiers, bien que chacun à sa place, étaient assis dans un ordre mélangé.

En tant que plus jeune des médecins du bord, j'étais assis du côté des mécaniciens, à côté du père Veniamine. Mon autre voisin était le mécanicien junior Sergueiev, récemment décédé à Paris (capitaine de 1^{er} rang de l'équipage de la Garde). En face de lui se trouvait l'ingénieur-mécanicien Frank, qui a par la suite reçu la croix de Saint-Georges de 4^e classe sur le *Koreïets*.

Au carré, les repas étaient très bons, mais il n'y avait pas d'excès particuliers. Chacun commandait son vin à ses frais dans la cave des officiers. Les autres dépenses étaient partagées équitablement. La table nous coûtait environ 70-80 roubles par mois. Quand il y avait des invités, un ou plusieurs, les dépenses supplémentaires étaient également partagées équitablement.



Ingénieur mécanicien I. L. Frank

Les amuseurs

Sergueiev et Frank amusaient généralement toute la salle des officiers avec leurs plaisanteries, très originales et à la mode à l'époque dans l'escadre. Le sel de ces blagues n'était pas l'esprit ni la finesse, mais une stupidité surprenante. Malgré cette stupidité, elles étaient indéniablement spirituelles. Les gens riaient non pas de l'histoire, mais d'eux-mêmes. Tout se passait de manière si inattendue et stupide que cela provoquait la gêne des auditeurs, et la réaction était le rire.

Sergueiev - blond, presque blanc -, jeune homme élégant d'une vingtaine d'années, aux mouvements retenus, extrêmement délicat, toujours propre et élégamment vêtu, possédait une mimique originale. Il écarquillait ses grands yeux gris clair avec une telle naïveté enfantine lorsque le public jetait des regards de colère et d'agacement sur lui, qu'il désamorçait l'indignation de ses auditeurs, et tout le monde se mettait à rire.

Frank, brun et bouclé, était un homme d'un tout autre genre, très poli, d'une courtoisie égale envers tous, légèrement obséquieux, un malin. Il était l'initiateur de maximes stupides sur les petites méchancetés quotidiennes, qui ne blessaient ni n'offensaient personne.

Sergueiev reprenait le thème et, par sa mimique et ses brèves répliques, en faisait une blague. Il est impossible de transmettre le contenu de ces bêtises amusantes. Il fallait les voir et les entendre. Mais on ne pouvait nier leur caractère artistique.

Les officiers mariniers

Peu avant mon entrée dans la marine, un grade spécial de « conducteur », une sorte de demi-officier, a été introduit. Ils portaient presque l'uniforme d'officier avec des épaulettes de surveillant de quartier et un sabre d'officier.

Ce grade comprenait : le bosco en chef, le canonnier, le torpilleur et les responsables de l'équipement technique et des vivres (les commis). Tous étaient des militaires anciens ayant dépassé leur temps de service. Sur le *Peresvet*, il y avait 10 à 12 conducteurs. Ils avaient leur propre carré. Bien sûr, les officiers devaient s'adresser aux conducteurs en utilisant le « vous ».

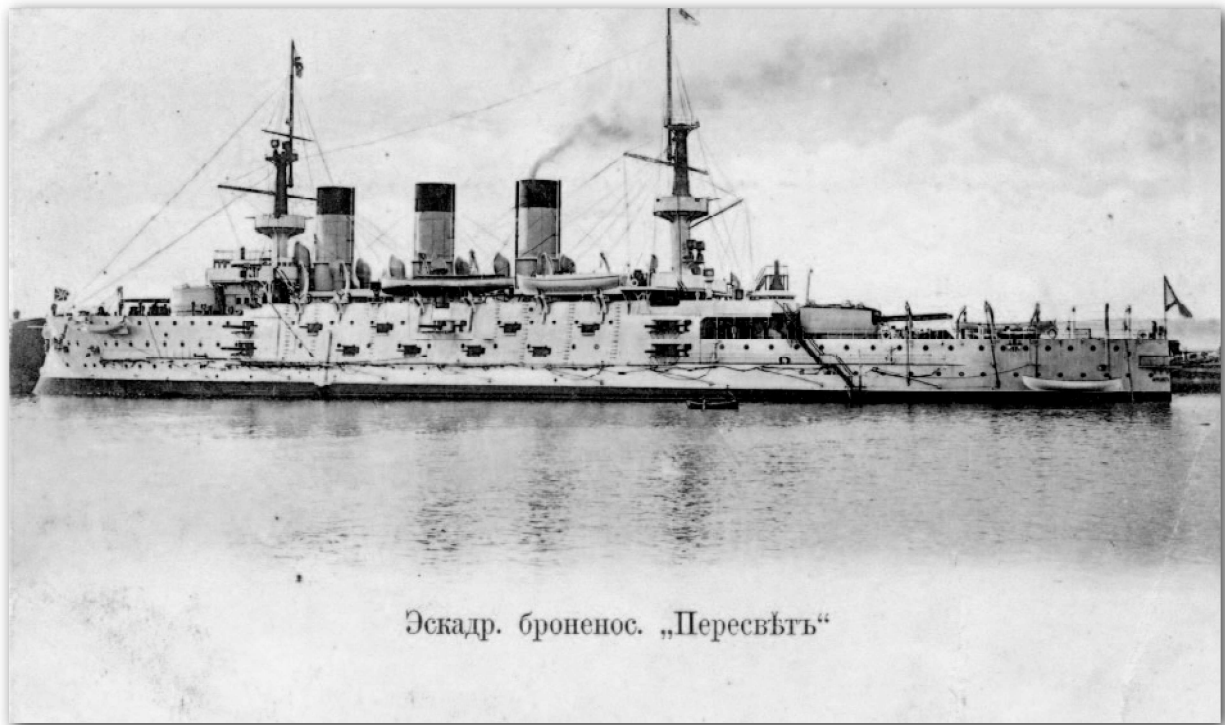
Un jour, notre président, habituellement un homme équilibré, s'est enivré. Dans cet état, il a fait scandale et a frappé le bosco en chef qui était très respecté. L'affaire a été étouffée, apparemment à la demande du bosco lui-même, qui n'était pas non plus sans reproche dans son comportement envers l'équipage. Bien sûr, si notre président avait eu affaire non pas au bosco, mais à un enseigne, il ne l'aurait pas fait, car même ivre, il savait qu'il recevrait une riposte.

En général, je n'ai pas vu de bagarre sur le *Peresvet*!

Les matelots

Je vous ai présenté le carré. Maintenant, je veux dire quelques mots de l'équipage.

En ce qui concerne la compétence des matelots dans leur métier, j'ai déjà dit ce qu'il en était ; le mérite en revient à juste titre à l'encadrement par les officiers et à l'organisation de la formation dans la marine. Comme les officiers de marine étaient envoyés dans des classes spéciales pour officiers (canon, torpilles, navigation...) pour se former aux nombreuses spécialités du service à bord d'un navire de



Le cuirassé d'escadre Peresvet'

guerre, les matelots étaient également formés dans des classes de spécialité. L'organisation était si bonne et solide que pour obtenir le grade de quartier-maître (sous-officier), la formation durait parfois jusqu'à trois ans. Il faut dire que pour être envoyé dans ces écoles, on choisissait les plus aptes, parfaitement alphabétisés et ayant acquis une formation technique dans les usines et les fabriques. Des classes similaires étaient organisées pour les équipes de la cale, les mécaniciens et les chauffeurs. Les quartiers-mâtres de pont, c'est-à-dire les matelots travaillant sur le pont supérieur pour monter la garde, étaient formés dans un détachement spécial lors d'un voyage d'un an à l'étranger. Il y avait également une école spéciale pour les timoniers.

Quant aux infirmiers, ils étaient formés dans une école spéciale à Kronstadt pendant quatre ans, mais ils étaient recrutés parmi les jeunes garçons. Le programme de formation comprenait, outre les connaissances pratiques, la théorie des sciences biologiques. En termes d'éducation générale, cela correspondait à un niveau de gymnase professionnel. Les infirmiers portaient un galon de volontaire sur leurs épaulettes.

Comme vous pouvez le voir, l'équipage était bien préparé et, en réalité, il n'était pas mauvais et s'est avéré à la hauteur des tâches qui lui ont été confiées pendant la guerre russo-japonaise.

À cette époque, les matelots servaient sept ans. Une période très longue qui brisait la vie d'un jeune homme, obligé de consacrer ses meilleures années au service militaire.

Le fardeau du service dans la marine était lourd pour les masses populaires.

Dans la marine, on choisissait les plus intelligents, les plus débrouillards, parfaitement alphabétisés et, de préférence, des artisans.

Étonnamment, la majorité de l'équipage venait de régions très éloignées de la mer. L'important n'était pas la connaissance de la mer, mais les connaissances techniques.

En termes de nationalités, bien que la majorité fussent des Grands-Russes, il y avait beaucoup d'Ukrainiens, de Tatars et d'autres nationalités. À cette époque, il n'y avait déjà plus de Juifs parmi les matelots.

La vie des matelots à bord

Les matelots dormaient dans des hamacs dans tous les espaces libres, sauf les salles des machines. Sur les grands navires, l'équipage mangeait à des tables suspendues au plafond. Sur les petits navires, ils mangeaient encore dans des baquets.

« À la soupe et au dîner ! » – commandait l'officier de quart. Les responsables de pont répétaient l'ordre et sifflaient longuement dans leurs sifflets. Ceux qui voulaient recevoir un verre se mettaient en rang et recevaient leur ration de rhum. Ceux qui ne voulaient pas boire recevaient de l'argent (9 kopecks par jour). De mon temps, peu de gens buvaient sur le navire ; sur un équipage de mille hommes, seulement quelques dizaines. Les autres préféraient l'argent.

Le cuisinier présentait une portion d'essai au commandant ou au commandant en second qui la goûtait. Après le repas, ceux qui étaient libres et le souhaitaient allaient se coucher, mais sans hamac.

Les matelots étaient occupés toute la journée, et par quart la nuit, même au mouillage.

Environ deux tiers de l'équipage étaient des mécaniciens et des chauffeurs, et seulement un tiers étaient des artilleurs, des torpilleurs, des marins de pont et autres.

La solde des officiers et des matelots

Le *Peresvet* était considéré comme en campagne. Par conséquent, la solde était payée en or. La solde se composait du traitement de base (solde à terre), de l'indemnité à la mer, et de l'indemnité de campagne (le bâtiment portait alors une longue flamme en tête du grand mat). Au total, cela faisait beaucoup. Un enseigne recevait environ 300 roubles par mois, En fonction de leur poste, les officiers spécialistes supérieurs recevaient environ 450 roubles par mois.

Les matelots n'étaient pas mal payés non plus. Un quartier-maître chef mécanicien, nourriture et vêtements fournis, recevait environ 50 roubles par mois. Les matelots ordinaires recevaient beaucoup moins, mais toujours entre 5 et 10 roubles.

Permissions à terre

Même pour les officiers, c'était une question délicate. Après la fin des exercices et des travaux, ils ne pouvaient pas descendre à terre avant cinq heures du soir, et seulement avec l'autorisation du commandant en second. Pas plus du quart des officiers pouvaient descendre à terre, et au plus tard jusqu'au lever des couleurs, c'est-à-dire jusqu'à huit heures du matin, même lorsque le navire était à quai. Pour les matelots, c'était une question dramatique. Ils étaient autorisés à descendre à terre une fois par semaine, le dimanche après-midi jusqu'à six heures du soir, et encore, pas toujours.

Chaque matelot devait se présenter à l'embarcadère - mort ou vif - à l'heure du départ du canot pour le navire. Les amateurs de beuveries, et il y en avait beaucoup (et il y avait de quoi boire), avaient l'habitude de se saouler juste assez pour pouvoir tituber jusqu'à leur canot. Ceux qui s'effondraient sur l'embarcadère étaient portés par les bras et les jambes jusqu'aux barges et ramenés au navire. Celui qui était en retard pour le départ du canot était sévèrement puni : un mois, voire deux sans permission !

Prophylaxie vénérienne

Différentes mesures étaient prises avant et après les permissions pour lutter contre les maladies vénériennes, ce qui réduisait considérablement leur fréquence.

Pendant un certain temps, il était à la mode de distribuer aux matelots descendant à terre de petites boîtes contenant de la pommade au mercure et du protargol en ampoules, le tout dans une boîte ressemblant à une boîte d'allumettes suédoises, ce qui permettait de dissimuler aux dames des matelots son véritable usage.

Pour les ivrognes, tout cela était inutile. Pour eux, on prenait des mesures spéciales à leur retour à bord.

Le perroquet et le chien

Notre commissaire, le lieutenant Nelidov, avait acheté quelque part un grand perroquet mâle blanc, et l'avait offert au carré. On l'a mis dans une cage et laissé vivre dans la salle à manger. Au début, tout le monde s'amusait avec lui, le nourrissait et le laissait sortir. Il parlait un peu l'anglais et se comportait calmement, comme un sujet bien élevé.

Toute cette attention l'a gâté, ou peut-être que les gens ont commencé à se moquer de lui et à l'embêter. Toujours est-il que le perroquet est vite devenu insolent, a commencé à grimper partout. Il détestait certains officiers (dont moi) et les empêchait d'approcher. Et puis l'insolent s'est mis à mordre. Il ne parlait plus beaucoup, car il n'avait personne avec qui pratiquer l'anglais, et il n'a jamais appris le russe.

Ensuite, « Popik », comme on l'avait appelé, s'est mis à faire ses besoins partout et est devenu si impoli et grossier que tout le monde en a eu assez (sauf Nelidov) et il a été décidé de le « renvoyer à terre avec un blâme », comme on renvoyait les officiers indignes.

Notre officier de navigation, le commandant Lizoblioudov, avait un magnifique fox-terrier, blanc, maigre avec un monocle noir sur l'œil droit. Il était très nerveux, mais entretenait des relations amicales avec tout le monde et sautait à plus d'un mètre de haut. Tout le monde l'aimait.

L'équipage avait aussi ses animaux de compagnie. Sur un navire, j'ai même vu un bélier.

Il n'y a que les chats qui ne survivaient pas : ils ne supportaient pas l'atmosphère électrique qui imprégnait le *Peresvet*, en fait une usine avec une centaine de machines fonctionnant à l'énergie électrique.

Les corps des officiers de navigation de la flotte et celui des canonnières

Le commandant Lizoblioudov lui-même, un homme très gentil et courtois, était en quelque sorte une curiosité. Il était officier d'un corps des officiers de navigation de la flotte qui avait déjà été dissous, et terminait sa carrière jusqu'à la retraite. Les officiers de navigation portaient un uniforme particulier et avaient des grades terrestres, alors qu'ils étaient les plus marins parmi les marins. Tout cela à cause de cette histoire de castes !

Les officiers canonnières étaient dans la même situation, ce corps ayant également été dissous.

Le dernier représentant de ce corps à Port-Arthur (déjà pendant la guerre) était le colonel Meller